les Djats se rattacheraient aux Gètes, phonétiquement et étymologiquement parlant, par l'intermédiaire d'un peuple *Yetha*, dont les historiens chinois nous ont révélé l'existence. Mais cette hypothèse n'a aucun fondement sérieux et est en opposition formelle avec les données historiques les plus élémentaires. Les Yethas et les Djats, en effet, doivent bien être identifiés ensemble; mais ils n'ont ni les uns ni les autres le moindre rapport avec les Gètes, population de race gothique et, par conséquent, indo-européenne. Comme le dit fort judicieusement M. Vivien de Saint-Martin, les Djats, pas plus que les Yethas, ne sont des Gètes de la famille teutonne, et il est impossible de soutenir sérieusement qu'une race représentée par plusieurs millions d'hommes se soit formée dans le VIIe ou le VIIIe siècle des débris épuisés d'un peuple expulsé de la Bactriane. D'ailleurs cette hypothèse, intrinsèquement inadmissible, est formellement contredite par les traditions indiennes. Les Djats sont, en effet, très-positivement désignés dans les poëmes épiques sanscrits sous le nom de *Yadavas* et mis perpétuellement en rapport avec les Bhodias. Or, en sanscrit, le mot *Bhôdja*, homophone de *Bhodia*, est le nom ethnique des Thibétains. Cette circonstance, ainsi que plusieurs autres que nous passons sous silence pour ne pas compliquer cet exposé, nous amène à conclure que les Djats sont d'origine thibétaine. Il faut donc admettre, avec M. Vivien de Saint-Martin, qu'à une époque ancienne des populations de cette branche de la race mongole, que, d'après son habitat géographique, on désigne sous le nom de race thibétaine, descendirent de la région élevée dont l'Himalaya forme au sud la ceinture extrême, et qu'abandonnant leurs froids climats pour les riches et chaudes campagnes du haut Indoustan, elles se répandirent dans les plaines immenses qu'arrosent les nombreux affluents du Gange et de l'Indus. Les Djats, qui n'ont rien de commun avec les Gètes, sont au contraire parfaitement identiques aux Yethas dont nous avons déjà parlé. D'autre part, il est également démontré que ces Yethas sont les mêmes que les *Ephthalites* ou *Huns blancs* des historiens byzantins.

Les détails que les voyageurs modernes s'accordent à nous donner sur les Djats actuels concordent parfaitement avec tous les faits qui viennent d'être énoncés. Jacquemont, par exemple, a retrouvé chez les Djats la pratique de la polyandrie, qui est particulière aux habitants du Thibet, et qui existait aussi chez les Yethas, comme le prouvent les récits des annalistes chinois.

Disons en terminant que la plupart des usages des Djats les distinguent profondément des purs Indous, et que cette distinction ne dérive pas seulement des croyances religieuses, car elle est déjà signalée dans les anciens monuments épiques de l'Inde.

DJATTA-CARMA s. m. (dja-ta-kar-ma). Purification imposée dans l'Inde aux femmes récemment accouchées.

— **Encycl.** Dans l'Inde, la maison où accouche une femme est souillée pour dix jours; avant ce temps, ceux qui l'habitent ne peuvent communiquer avec personne. Le onzième jour, on donne au blanchisseur tous les linges et vêtements qui ont servi durant cette période, et l'on purifie la maison avec la fiente de vache délayée dans l'eau et mêlée à l'herbe sacrée appelée *darba*. Puis on fait venir un brahmane pourohita, c'est-à-dire officiant. L'accouchée, tenant son enfant dans ses bras et ayant à côté d'elle son mari, va s'asseoir sur une espèce d'estrade en terre, dressée au milieu de la maison et couverte d'une toile. Le pourohita s'approche d'eux, fait le salut appelé *san-calpa*, offre le poudja ou sacrifice au dieu Vigneroussa, et fait le pounia-avatchana ou consécration de l'eau lustrale. Il verse un peu de cette eau dans le creux de la main du père et de la mère, qui en boivent une partie et répandent le reste sur leur tête. Il asperge avec cette même eau la maison et tous ceux qui l'habitent, puis va jeter dans le puits ce qui n'a pas été employé. Enfin on donne au pourohita du bétel et quelque présent, et il se retire.

Cette cérémonie, appelée *djatta-carma*, fait disparaître toute trace de souillure; mais l'accouchée ne recouvre son état parfait de pureté qu'au bout du mois; jusque-là, elle doit vivre dans un lieu isolé et n'avoir de communication avec personne. Cet usage a, du reste, beaucoup d'analogie avec les purifications imposées aux femmes juives dans les mêmes circonstances; mais les Indous ne tiennent aucun compte du sexe de l'enfant; la durée de l'impureté légale est la même, que la femme ait accouché d'un garçon ou d'une fille. Il n'en était pas de même chez les Juifs.

DJAUHER, apôtre de la religion mahométane, de la tribu des Almoravides, né au commencement du XIe siècle, mort à Tlemcen en 1056. Lorsque les Almoravides, partis de l'Yémen en Syrie, furent arrivés, après bien des difficultés, dans la Mauritanie Tingitane, ils ne voulurent pas se mêler aux indigènes, et, pour cela, ils s'établirent dans le désert de Sahara. Privés de tout contact avec le reste de l'islam, ils ne tardèrent pas à oublier les dogmes et les rites de l'islamisme. C'est à peine si quelques membres de la tribu allaient de temps en temps faire le pèlerinage de La Mecque. La foi était près de s'éteindre complétement lorsqu'un Almoravide, pèlerin de La Mecque et de Médine, Djauher, résolut de ramener ses compatriotes à la pureté de la loi musulmane. Ayant associé aux travaux de son apostolat un docteur berbère, Abd-Allah-Ibn-Yasin, il persuada à l'une des principales tribus du désert, les Lamthonniens, d'adopter l'aumône, le jeûne et la prière prescrits par le Coran. Il eut le même succès auprès des autres tribus, et bientôt, enflammé d'un saint zèle, il arma ses coreligionnaires et les excita à user de violence pour ranimer la foi. Les deux réformateurs refusèrent le commandement, Abd-Allah parce qu'il était dépourvu des talents militaire, Djauher par modestie et désintéressement. Les soldats du prophète élurent pour chef Abou-Bekr-Ibn-Omar, qui ne tarda pas à prendre une influence et une autorité considérables dont Djauher se montra jaloux. Il voulut ressaisir le pouvoir qu'il avait refusé. Il échoua et fut condamné à mort. Il subit son supplice avec courage, l'an 448 de l'hégire.

DJAVAT, ville de la Russie d'Asie, dans le Chirvan, à 60 kilom. S. de Chamaki, sur le Kour, près de son confluent avec l'Araxe; 3,700 hab.

DJAYADEVA, poëte indien, qui vivait probablement au XVe siècle de notre ère, et qui n'est guère connu que comme l'auteur du poëme intitulé *Gita-Govinda*. On voit, d'après un passage de ce poëme, qu'il était né à Kenduli, ville dont la situation n'a pu être déterminée. Quelques commentateurs la placent dans le Kalinga, d'autres dans le Burdwan; mais, suivant les traditions populaires des Vaishnavas, elle était située près du Gange. D'après sir William Jones, Djayadeva vivait avant Kalidasa; la chose semble peu probable, si l'on a égard à la fois à la construction de ses vers et au sujet de son livre. Le professeur Wilson fait vivre Djayadeva au XVe siècle; Lassen le place avec plus de raison, selon nous, vers le milieu du XVIIe. La seule œuvre de Djayadeva qui soit parvenue jusqu'à nous est le *Gita-Govinda* ou poëme en l'honneur de Govinda; Govinda est l'un des noms de Krishna, le huitième *avatar* ou incarnation de Vichnou. Ce poëme est une sorte de drame pastoral, où l'auteur trace des amours de Krishna et de Râdha un tableau des plus voluptueux. Cette œuvre a toujours été l'objet d'une grande admiration de la part des Indous, et la plupart des commentateurs soutiennent qu'elle ne doit pas être interprétée dans son sens littéral, mais bien dans un sens figuré et allégorique, et que les amours de Krishna et de Râhda représentent l'attraction réciproque qui existe entre la bonté divine et l'âme humaine. Parmi les Européens, William Jones et Colebrooke admettent ce mode allégorique d'interprétation; mais nous penchons à croire que le *Gita-Govinda*, comme le poëme d'Hafiz, n'est pas autre chose que ce qu'il a la prétention d'être, un simple poëme d'amour, et que l'interprétation allégorique qu'on en a faite est une invention des commentateurs et des scoliastes. C'est là une question que Lassen a savamment discutée dans ses *Prolegomena*.

Une traduction latine du *Gita-Govinda* a été publiée par William Jones dans le troisième volume des *Asiatic researches* (1808). La meilleure édition du texte est celle de Lassen (Bonn, 1836), qui y a joint la traduction latine et des notes.

DJAYANTA, dans la mythologie indienne, fils d'Indra, roi du ciel, et de Tatchî.

DJAYAPÂLA, roi de Lahore. V. DJEIPAL.

DJAYA TCHANDRA, roi de Bénarès, mort en 1194 de notre ère. Il s'empara de Ceylan et fit alliance avec le conquérant afghan Schahadeddin, qui battit les Indous et Prithivi-Râdja, roi de Delhi. Par cette alliance, Djaya Tchandra avait trahi ses compatriotes; elle ne servit point ses projets ambitieux. Il ne tarda pas à se brouiller avec son allié, fut vaincu par lui et se noya en fuyant.

DJEBAIL ou **GIBYLE**, autrefois *Byblos*, ville de la Turquie d'Asie, dans la Syrie, pachalik et à 22 kilom. S.-O. de Tripoli, sur la Méditerranée et près du Nahr-Ibrahim (ancien Adonis); 6,000 hab. Evêché maronite; forteresse, résidence d'un émir des Maronites. Le port a été comblé. Au pied du rocher sur lequel est bâtie la forteresse s'élève la ville, qui n'est autre que l'ancienne *Byblos*, dont les habitants étaient considérés par les Tyriens comme les meilleurs matelots et les meilleurs constructeurs de navires. Les croisés s'emparèrent de cette place et l'entourèrent de murs; elle fut prise par les Anglais en 1840.

DJEBEDJI s. m. (djé-bè-dji — littéral. *armurier*). Hist. ott. Soldat d'un corps de troupes destiné à la garde et au transport des munitions de guerre.

DJEBEL s. m. (djé-bèl). Géogr. Mot arabe qui signifie *montagne* et qui entre dans la formation d'une foule de noms géographiques. Pour n'en citer que quelques-uns : *Gibraltar* n'est qu'une corruption de l'expression arabe *Djebel al-Tarik*, la montagne de Tarik; *Beled el-Djebal*, le pays des Montagnes, — en persan *Kouhistan* —, désigne la partie la plus montagneuse de la Perse, l'*Irak ajémi* (*Irak*, persan); *Djebel el-Kamar*, les célèbres *montagnes de la Lune*, en Afrique; *Djebel al-Loubnan*, le mont *Liban*; *Djebel-Sous*, le mont *Atlas*; *Djebel-Thour*, le *Sinaï*; *Djebel el-Djond*, les anciens monts *Gordiens*, en Arménie, etc.

DJEBEL EL-KAMAR ou **KOUMR**, chaîne de montagnes de l'Afrique centrale, appelée par les Européens *montagnes de la Lune*. On suppose que cette chaîne se rattache par l'E. à l'Abyssinie; mais on n'a jusqu'ici aucune donnée exacte sur son étendue vers l'O., sur sa constitution géologique et sur l'altitude de ses principaux sommets. Dans les dernières explorations faites en Afrique, la chaîne du Djebel el-Kamar ou *Lunæ montes* de Ptolémée a été aperçue par le capitaine Speke, et, au dire de ce voyageur, elle limite au N. le lac Tanganyka.

DJEBEL-HADID, portion de la chaîne de l'Atlas qui traverse le Maroc de l'E. à l'O.

DJEBELI (Abd-Aal-Wassih), surnommé le **Montagnard**, poëte persan, né en Géorgie, mort en 1148 de notre ère. Bien qu'il descendît du calife Ali, il était si pauvre qu'il se vit contraint, pour vivre, de s'adonner aux travaux agricoles. Le sultan Sindjar, l'ayant entendu un jour déclamer des vers de sa composition, fut frappé des dispositions du jeune poëte. Il lui fit donner l'instruction qui lui manquait, et Djebeli répondit complétement à son attente. On a de lui des poëmes et des poésies en arabe et en persan.

DJEBEL-NOUR, c'est-à-dire *montagne de la Lumière*, mont d'Arabie, dans l'Hedjaz, près de La Mecque, où, selon les musulmans, Mahomet reçut de l'ange Gabriel le premier livre du Coran.

DJEBEL-SELSELEH (*Silsilis* des anciens), chaîne de montagnes de la haute Egypte, aboutissant au Nil entre Etfu et Ombos. Ces montagnes doivent leur célébrité à d'immenses carrières de grès d'où les Egyptiens ont tiré la matière de leurs monuments gigantesques. Les profondes excavations et la quantité de débris que l'on voit encore dans ces carrières prouvent que les travaux en ont été suivis pendant des milliers d'années, et qu'ils ont pu fournir les matériaux employés à la plus grande partie des monuments de l'Egypte. L'exploitation des carrières était favorisée par les eaux du Nil, qui, dans ses accroissements périodiques, venait tout naturellement soulever et conduire à leur destination les lourdes masses que l'on avait chargées pendant la saison antérieure. Après avoir servi à l'érection des temples, ces carrières étaient elles-mêmes consacrées par des monuments. Sur la rive du Nil, on trouve des portiques avec des colonnes, des entablements et des corniches couvertes d'hiéroglyphes taillés dans la masse, ainsi qu'un grand nombre de tombeaux creusés aussi dans le rocher. Ces tombeaux sont encore d'un puissant intérêt, quoique tous violés et pillés. Les voyageurs se sont attachés à décrire particulièrement le plus grand et le mieux conservé de ces tombeaux : façade de 55 pieds 8 pouces de longueur, sur 15 à peu près de hauteur, avec un entablement; cinq portes, celle du milieu ornée d'un chambranle couvert d'hiéroglyphes, avec deux niches carrées contenant des figures; derrière, une galerie de 50 pieds de long et de 10 de large, au milieu de laquelle est une porte ouvrant sur une chambre au fond de laquelle sont sept figures debout, de chaque côté de cette porte intérieure, une niche, avec une figure aussi debout, et au fond de la galerie, à droite en entrant, un autre groupe de trois figures; sur la façade extérieure, sept niches dont deux seulement sont vides; le tout, y compris les statues, est taillé dans le roc. Au reste, ces figures, de grandeur naturelle, prises dans la masse, sont le plus souvent ébauchées; chaque chambre sépulcrale, de 7 pieds sur 10 ou de 8 pieds sur 11, est constamment revêtue de stuc, avec des peintures, et contient une, deux, trois ou quatre figures. Le sujet invariable de ces représentations est une offrande de pains, de fruits, de liqueur, de volailles, etc. Les plafonds, également en stuc, sont ornés d'enroulements peints d'un goût exquis; le sol est entaillé de plusieurs tombes de même dimension et de même forme que les caisses de momies. Ces excavations sont toujours en même nombre que les figures sculptées : les figures qui représentent des hommes ont de petites barbes carrées; les femmes portent leurs tresses pendantes sur leur gorge nue. Le geste de ces figures de femmes n'est pas dépourvu de grâce. Elles passent un bras derrière leur viril compagnon, et d'une main lui serrent le flanc, tandis que de l'autre elles tiennent la fleur mystique du lotus. « Ce que j'ai pu distinguer dans les parties restantes, dit un voyageur, c'est que les portes sont toutes décorées d'un chambranle couvert d'hiéroglyphes, surmonté d'un couronnement formant une corniche, et d'un entablement sur lequel est toujours sculpté un globe ailé. Sur les côtés des portes, on rencontre fréquemment la figure d'une femme dans l'attitude de la douleur; sans doute la veuve, ou l'idéal de la veuve, tel que se le faisaient les Egyptiens. »

DJEBEL-SHOMER, province de l'Arabie centrale, dans le Nedjed, par 28° 20'-29° 30' de lat. N. et 41° 10'-42° 20' de long. E.; habitée par des Bédouins. Elle fait partie du plateau central de la péninsule arabique; la haute chaîne du Djebel, qui a donné son nom à toute la contrée, la sépare du désert. Dans l'une des vastes plaines dont se compose cette contrée, se trouve le lac d'Itha, d'où l'on extrait une grande quantité de sel. Les Arabes qui l'habitent y vivent en partie à l'état sauvage. Voici, sur l'histoire de cette province, les renseignements donnés par Palgrave, célèbre jésuite et voyageur contemporain, qui l'a parcourue et visitée : « Les annales les plus anciennes de l'Arabie centrale nous apprennent que la puissante tribu de Taï, originaire de l'Yémen, occupait autrefois le district montagneux compris entre la chaîne du Djebel-Shomer au nord et celle du Djebel-Sohna au sud. Une partie de ce clan occupait les villes et les villages répandus dans les vallées, l'autre avait adopté la vie errante à laquelle les Bédouins doivent leur barbarie. Vers l'an 500 de notre ère commença la grande lutte que les tribus du Nedjed entreprirent pour se soustraire au joug de l'Yémen. Les Taï, en cette occasion, firent cause commune avec les Nedjéens; mais bientôt la mort du chef de cette coalition amena la guerre civile dans l'Arabie centrale et changea la situation relative des différentes tribus. Les Beni-Tagleb, les Beni-Abs, les Howazim s'établirent dans le Djebel-Shomer, se fondirent avec les anciens habitants, et de cette alliance naquit la tribu de Shomer, qui existe encore aujourd'hui. Pendant les premières années du mahométisme, le pays conserva son indépendance, malgré les efforts des califes ommiades, dont les armées essuyèrent une sanglante défaite sous le règne de Merwan. Un long silence se fait ensuite dans l'histoire de l'Arabie centrale. Les Shomer, isolés au milieu de leurs montagnes, étaient trop loin de Bagdad et du Caire pour subir l'influence des califes abbassides ou fatimites; ils demeurèrent étrangers aux guerres qui suivirent les changements de dynasties, jusqu'à l'époque où les Ottomans conquirent la Syrie et l'Egypte. Abandonnées à leurs propres ressources, oubliées des annalistes, ces tribus du centre de la péninsule jouissaient à la fois du calme et de la tranquillité. La plupart avaient adopté la foi chrétienne; mais plus tard elles embrassèrent l'islamisme et retombèrent dans la barbarie; les clans se divisèrent en autant de factions hostiles qu'ils comptaient de villes et de villages, et les discordes intestines ruinèrent le pays. L'Arabie offrit le même aspect que l'Europe du moyen âge. Le Djebel-Shomer, comme le reste de l'Arabie, subit, au commencement de ce siècle, le joug du premier empire wahabite. Cette domination fut de courte durée; le pouvoir fut repris par Abdallah, chef jeune et audacieux, appartenant à la famille des Raschid, une des plus nobles de la tribu de Shomer. Ce guerrier, au prix de mille dangers, parvint à affermir et étendre son autorité, qu'il légua à Tclal, son fils. »

Le Djebel-Shomer se divise en cinq provinces : Djebel-Shomer, Djow, Kheybar, haut Kasim, Teyma, le tout comprenant quatre-vingt-six villes ou villages, et formant une population de 274,000 habitants. De plus, la domination du roi du Djebel-Shomer s'étend sur sept tribus nomades qui sont celles de Shomer, Shérarat, Howeytat, Benou-Atyah, Maaz, Taï, Wahhidyah, formant une population de 166,000 habitants, ce qui porte la population totale du Djebel-Shomer à 430,000 habitants.

DJEBIRAS s. m. (djé-bi-ras — mot ar.). Espèce de grand portefeuille ou de gibecière de cuir, que les cavaliers algériens portent suspendue au pommeau de la selle, pour y renfermer différents objets de forme plate.

DJEDDAH, DJIDDAH ou **GIDDAH**, ville d'Arabie, dans l'Hedjaz, sur une petite baie du golfe Arabique, à 90 kilom. N.-O. de La Mecque, à 800 kilom. S.-E. de l'isthme de Suez; 15,000 hab. Ville de commerce, l'une des plus importantes de l'Arabie, et port d'approvisionnement de La Mecque, accessible aux petits bâtiments seulement; les gros navires sont déchargés sur des alléges.

« L'importance commerciale de Djeddah est due aux diverses causes naturelles ou politiques suivantes : la sûreté de son mouillage derrière une ceinture de récifs à fleur d'eau, au travers desquels on navigue sans trop de danger avec un bon pilote; sa situation à mi-distance des deux extrémités de la mer Rouge, Bab el-Mandeb et Suez; la décadence de Moka, due au développement de la ville sainte d'Aden; surtout le voisinage des villes saintes de Médine et de La Mecque, fréquentées tous les ans par un nombre considérable de pèlerins qui y laissent, comme marchands ou comme consommateurs, une masse très-importante de profits. » (*Dictionnaire de la navigation et du commerce*). Djeddah est une station de bateaux à vapeur anglais faisant le service de Suez à Bombay et Calcutta. Le mouvement de son port est évalué à 250 bateaux d'un tonnage total de 30,300 tonneaux. Les principaux articles de son commerce d'importation sont : les tissus et les produits manufacturés d'Europe, tels que cristaux de Venise, glaces, quincaillerie, savon; l'ivoire, le musc, le dourah d'Afrique; les nankins, la mousseline, les soieries, les étoffes mélangées, le sucre, le riz; les épices de l'Inde; les dattes, le café, l'encens, les herbes médicinales d'Arabie; les châles, les pierres précieuses, les tapis de Perse. L'exportation proprement dite n'est

pas importante; elle a pour objet les produits du pays, tels que : amandes, gommes, chapelets de corail noir; mais il se fait une réexportation considérable de produits manufacturés. L'ensemble de ce commerce a atteint, en 1860, la somme de 31,609,000 fr., savoir : 20,837,750 fr. à l'importation et 10,771,250 à l'exportation.

La ville de Djeddah présente un aspect tout à fait oriental : elle est entourée de murs flanqués de tours et défendus par un fossé; les rues sont étroites, mais régulières et bordées de maisons construites en pierre et ornées d'arabesques aux plus vives couleurs. Les minarets blancs de ses trois mosquées, ses vastes bazars bien approvisionnés et surtout ses grands khans, à l'époque du *hadji* ou pèlerinage musulman, lui donnent un air d'animation et de cosmopolitisme peu commun dans ces régions asiatiques. Aux environs, on trouve un monument ancien, dit le tombeau d'Eve. On a pensé que cette ville était l'antique *Badeo Regium;* mais le retrait connu de la mer fait présumer que la place occupée par Djeddah devait être, à une époque peu éloignée, sous les flots; par cette même cause, Djeddah a dû s'avancer vers l'ouest; la ville actuelle est évidemment très-moderne. Possédée par les Turcs et les shérifs de La Mecque depuis l'établissement de l'islamisme, Djeddah fut conquise en 1811 par Méhémet-Ali ainsi que l'Hedjaz. Cette ville fut tristement signalée naguère à l'attention de l'Occident par le massacre du consul anglais et du consul français, le 15 juin 1858.

DJEFR-KITABI s. m. (djé-frki-ta-bi). Hist. ott. Livre écrit en caractères magiques, qui contient les destinées des sultans ottomans et des souverains d'Egypte, et que l'on conserve soigneusement au sérail : *Le sultan Mourad IV, qui avait trouvé l'annonce de sa mort prochaine dans le* DJEFR-KITABI, *le cacheta soigneusement, en prononçant mille anathèmes contre quiconque oserait y toucher.*

DJEHAN-GUIR, empereur de Delhi. V. DJAHANGUIR.

DJEINAS, sectaires indous qui, depuis une longue suite de siècles, protestent contre les innovations successives apportées par les brahmanes dans la religion primitive de l'Inde. Les différences qui existent entre les djeinas et les brahmanes sont considérables et les rendent odieux les uns aux autres. Le djeina est un homme qui a renoncé à la manière de vivre et de penser du commun des mortels. Un vrai *djeina* doit être disposé à une entière abnégation de soi-même, et se mettre au-dessus du mépris et des contradictions qu'il peut avoir à subir à cause de sa religion, dont il doit conserver jusqu'à la mort les principes sans altération.

La religion primitive de l'Inde a été peu à peu considérablement corrompue dans plusieurs de ses points essentiels, auxquels ont été substituées les falsifications, les idées superstitieuses et détestables du culte brahmanique. Oubliant ou mettant de côté les anciens dogmes, les brahmanes ont inventé un nouveau système de religion, dans lequel on aperçoit à peine un vain fantôme du culte primitif des Indous. En effet, ce sont eux qui ont forgé les quatre védas, les dix-huit pouranas, la trimourti et les fables monstrueuses qui s'y rapportent, telles que les Avataras de Vichnou, l'infâme Lingam, le culte de la vache et des autres animaux, le sacrifice de l'ékiam, etc., etc. Non-seulement les djeinas rejettent toutes ces pratiques, mais encore ils regardent avec une horreur particulière ces innovations sacriléges, introduites par les brahmanes. Ils n'ont cessé, dès l'origine, de s'opposer de tout leur pouvoir à ces changements; mais, voyant que leurs remontrances ne produisaient que peu d'effet, et que le système religieux des novateurs faisait tous les jours des progrès parmi la multitude, ils se sont vus réduits à la triste nécessité d'une rupture. Elle éclata à l'occasion de l'établissement de l'ékiam, sacrifice dans lequel un être vivant (ordinairement un bélier) est immolé : ce qui est contraire aux principes les plus sacrés et les plus inviolables des Indous, qui proscrivent toute espèce de meurtre, pour quelque motif et sous quelque prétexte qu'il soit commis. Les choses en vinrent bientôt aux dernières extrémités : ce fut alors seulement que les défenseurs de la religion primitive dans toute sa pureté prirent le nom de djeinas, et formèrent une association distincte, qui fut composée de brahmanahas, de kchatriyas, de veissiahs et de soudras. Les membres de ces quatre tribus étaient des descendants des Indiens de toute caste, qui se réunirent pour s'opposer aux innovations des brahmanes. A la suite de cette scission, les djeinas ou vrais croyants ne cessèrent de reprocher aux brahmanes leur apostasie; et ce qui n'avait d'abord fourni matière qu'à des disputes scolastiques, finit par devenir le germe d'une guerre longue et sanglante.

Les djeinas soutinrent longtemps la lutte avec succès; mais, à la fin, la majorité des kchatriyas et autres tribus ayant adopté les innovations des brahmanes, ceux-ci réduisirent leurs malheureux adversaires au dernier degré d'abaissement. Ils renversèrent partout leurs temples, détruisirent les objets de leur culte, les privèrent de toute liberté religieuse et politique, les exclurent des charges et des emplois civils; enfin ils les persécutèrent de tant de manières, qu'ils vinrent à bout d'en faire disparaître presque entièrement les traces dans plusieurs provinces de l'Inde, où ces antagonistes redoutables avaient été jadis florissants. Quand commencèrent ces persécutions et ces guerres? C'est ce qu'on ne peut dire avec précision; mais il paraît démontré qu'elles eurent une longue durée, et ne prirent fin que dans les temps modernes. Il n'y a pas plus de quatre à cinq siècles que des djeinas exerçaient la puissance souveraine dans diverses provinces de la presqu'île. Aujourd'hui, les brahmanes sont les maîtres partout; les djeinas, au contraire, sont sans crédit, et l'on n'en connaît aucun qui occupe un emploi de quelque importance; confondus dans les classes moyennes, ils se livrent à l'agriculture, et surtout au négoce, profession de la tribu des veissiahs, qui compte dans son sein le plus grand nombre de ces sectaires. Les ustensiles de cuisine et de ménage, en cuivre et autres métaux, sont la principale branche de leur commerce. Les brahmanes attachés aux opinions des djeinas sont peu nombreux. Dans les principaux temples des djeinas, tels que ceux de Balagola, de Magdygherry et autres, les gourous ou pontifes sont tirés de la caste des veissiahs ou marchands. Les djeinas sont divisés en diverses sectes ou écoles qui diffèrent sur la nature de la félicité et sur les moyens d'y arriver. La plus nombreuse est celle du djeinabassarou, qui se divise en plusieurs autres.

DJEINESSOUARA, Etre suprême des djeinas de l'Inde, le seul Dieu qui reçoive les adorations et les sacrifices des vrais djeinas. C'est à lui que se rapportent les marques de respect qu'ils donnent souvent à leurs saints personnages désignés sous le nom de *salak-pourouchas*. L'Etre suprême est un et indivisible, spirituel, sans parties ou étendue. Ses quatre principaux attributs sont les suivants : *Ananta-gnanam* (sagesse infinie); *Ananta-darsanam* (intuition infinie); *Ananta-viryiam* (pouvoir infini); *Ananta-soukam* (bonheur infini). Ce grand Etre est entièrement absorbé dans la contemplation de ses perfections infinies et dans la jouissance non interrompue du bonheur qu'il trouve en dedans de son essence. Il n'a rien de commun avec les choses de ce monde et ne se mêle pas du gouvernement de ce vaste univers. La vertu et le vice, le bien et le mal lui sont également indifférents. La vertu étant juste de sa nature, ceux qui la pratiquent dans ce monde trouveront leur récompense dans une autre vie, par une renaissance heureuse, ou par leur admission immédiate aux délices du *souarga*. Le vice étant injuste et mauvais de sa nature, ceux qui s'y livrent subiront leur punition dans l'autre monde par une mauvaise renaissance. Les plus coupables iront droit au *naraca* après leur mort, pour y expier leurs crimes. Mais, dans aucun cas, le Djeinessouara n'intervient dans la distribution des récompenses ou des châtiments.

DJEIPÂL ou **DJAYÂPÂLA**, roi de Lahore au Xe siècle de notre ère. Dans le but d'empêcher une invasion des musulmans Gaznévides dans ses Etats, il résolut de les prévenir, s'avança jusqu'à Laghmân avec une formidable armée, et rencontra les musulmans commandés par Sebektekin. Un orage épouvantable, qui survint au moment où il allait livrer bataille, effraya à tel point ses troupes, qu'il jugea prudent de demander la paix. Sebektekin consentit à traiter; mais, à peine Djeipâl fut-il de retour dans ses Etats, qu'il refusa de remplir les engagements qu'il avait pris. Il fit alliance avec les rois de Delhi, d'Adjmir, de Canoge, etc., et arriva de nouveau à Laghmân. Malgré le nombre prodigieux de ses troupes, Djeipâl fut complétement défait par Sebektekin. En 997, le successeur de ce dernier, Mahmoud, battit de nouveau Djeipâl, qui tomba entre ses mains, et fit un immense butin. Le roi de Lahore fut rendu plus tard à la liberté; mais, d'après les idées indoues, devenu incapable de régner par le fait même de sa captivité, il se démit de sa couronne en faveur de son fils Anoundapâla, et périt sur un bûcher qu'il avait fait dresser lui-même.

DJELALABAD, ville de l'Afghanistan, sur le Kaboul, près du défilé de Kaïder, à 128 kilom. E. de la ville de Kaboul; 8,000 hab. Capitale d'un petit Etat tributaire du royaume de Kaboul, Djelalabad renferme 2,000 maisons en brique et un joli bazar. Les Anglais occupèrent cette ville pendant leur séjour dans l'Afghanistan; ils y furent bloqués quelque temps à la suite du désastre de Kaboul, en 1842, et la détruisirent en grande partie en se retirant.

DJELAL-EDDIN-MANKBERNY, souverain du Kharizm, désigné par quelques écrivains français sous le nom de *Gléaleddin*, mort en 1231. Il était fils de Ala-Eddin-Mohammed, qui, après avoir étendu sa domination de l'Irak jusqu'au Turkestan, s'était fait battre par Gengis-Khan et était allé mourir dans une île de la mer Caspienne. A peine monté sur le trône (1219), Djelal-Eddin vit ses Etats envahis par les Mongols. Contraint de fuir, il se rendit à Gaznah, y réunit des troupes, et, prenant alors l'offensive, il battit à deux reprises les Mongols devant Candahar et près de Gaznah. Gengis-Khan, furieux de la défaite de ses généraux, marcha en personne contre Djelal-Eddin, qu'il rencontra sur les bords de l'Indus. Le souverain du Kharizm fit des prodiges de valeur, enfonça l'aile gauche des Mongols et contraignit même Gengis-Khan à reculer. Mais, au bout de dix heures de combat, son armée, accablée par le nombre, finit par se débander; ses femmes et ses fils tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et lui-même, enveloppé de toutes parts, allait être pris lorsque, faisant une trouée à travers les Mongols, il parvint à s'élancer dans l'Indus, qu'il traversa avec 4,000 cavaliers kharizmiens. Gengis-Khan, témoin de cet acte d'audacieuse intrépidité, se retourna, dit-on, vers ses enfants, et leur dit : « Djelal-Eddin est le digne fils d'Ala-Eddin. Celui qui a pu s'exposer à un tel péril est capable d'en affronter beaucoup d'autres, et quiconque l'aura pour ennemi se tiendra sur ses gardes, s'il est sage. » Le vainqueur mongol s'opposa à ce qu'on poursuivît le vaincu, mais il fit massacrer tous ses enfants mâles. Djelal-Eddin, après avoir réuni les débris de son armée, recommença la guerre, battit les princes indiens qui s'étaient déclarés pour les Mongols, conquit l'Irak-Adjémi, le Fars, l'Aderbaïdjan, le pays d'Arzan, et pénétra en Géorgie. Mais la prospérité étant venue, ce prince, qui jusqu'alors s'était couvert de gloire, s'abandonna à tous les excès, devint un roi lâche et efféminé, excita le plus vif mécontentement en laissant impunément ses troupes se livrer au pillage, fut battu par des chefs musulmans, se vit abandonné même de ses amis, indignés de sa conduite, prit lâchement la fuite à l'approche d'une armée mongole, et périt assassiné dans les montagnes du Kourdistan par un Kourde dont il avait tué le frère.

DJELAL-EDDIN-ROUMI, célèbre poëte persan, né à Balkh (Khorassan) en 1195, mort vers 1271. Il était fils de Mohammed-Beha-Eddin, descendant du calife Abou-Bekr. Beha-Eddin, par ses vertus, par sa science, par ses leçons et ses prédications à Balkh, avait acquis une grande célébrité, qui excita contre lui la jalousie du sultan Mohammed-Kharizm-Schah. Las d'être en butte à des persécutions de tout genre, l'éloquent sofi Beha-Eddin quitta Balkh avec sa famille et se rendit à Konieh, où il fut accueilli avec distinction par le souverain de cette ville, Ala-Eddin. Il s'y fixa et y reprit avec un grand éclat son enseignement. A sa mort (1233), son fils Djelal-Eddin, instruit par lui dans la doctrine des sofis, prit la direction de son école. Il y passa la plus grande partie de sa vie et mourut dans cette même ville de Konieh, dans le Roum, ce qui lui valut son double surnom de *Koni* et de *Roumi*. Djelal-Eddin acquit une célébrité encore plus grande que celle de son père, par la sainteté de sa conduite et par la beauté de ses poésies mystiques, qui le placent au premier rang des poëtes de la Perse. Il devint le fondateur de la fameuse secte des derviches mevlevys, s'adonna à la contemplation et à la prédication, et devint le plus parfait modèle des sofis. La légende lui attribue un grand nombre de miracles, et son tombeau, qu'on voit encore à Konieh, est visité par de nombreux pèlerins.

On a de Djélal-Eddin-Roumi un *Diwan* ou collection de poésies lyriques, remarquables par la verve et par la richesse des idées, dont une partie a été traduite en allemand par V. de Rosenzweig (Vienne, 1838, in-4°), et en anglais par Pocock, dans les *Flowers of the East* (Londres, 1833, in-12); et le *Metsnewi* (disposé deux à deux), poëme ainsi nommé parce qu'il se compose de vers dont les deux hémistiches riment ensemble. Cet ouvrage, qui renferme des méditations morales et théologiques, des fables, des récits historiques, etc., est considéré par les mahométans comme le plus parfait des livres de piété; mais il présente tant d'obscurité qu'il ne peut être compris qu'au moyen d'un dictionnaire spécial. Le *Metsnewi* a été publié avec une traduction et un commentaire en langue turque à Boulacq (1836, 6 vol.). G. Rossen l'a traduit en allemand (Leipzig, 1849, in-8°), et W. Jones en a traduit en anglais les 34 premiers distiques dans son *Discours sur la poésie mystique des Persans et des Indous.*

DJÉLALÉEN, ÉENNE adj. (djé-la-lé-ain, é-ène — du nom propre *Djélal-Eddin*). Chronol. Qui appartient à Djelal-Eddin, schah de Perse du XIIIe siècle : *Calendrier* DJÉLALÉEN. *Ere* DJÉLALÉENNE.

DJELALPOUR, en anglais *Jelalpoor*, ville de l'Indoustan anglais, dans le Pendjab, à 140 kilom. N.-O. de Lahore, sur la rive droite du Djelem. On croit que c'est aux environs de Djelalpour que se livra la bataille entre Alexandre et Porus.

DJELEM, DJALEM ou **CHELUM**, l'*Hydaspes* des anciens, rivière de l'Indoustan anglais, dans le Pendjab. Elle prend sa source au versant méridional de l'Himalaya, baigne la partie N.-O. du Cachemire, entre dans le Pendjab, passe à Djelalpour et à Serrapa et se jette dans le Tchenab, après un cours de 750 kilom. du N.-E. au S.-O.

DJELLABIA s. f. (djèl-la-bi-a). Espèce de chemise ou de pardessus de grosse laine, que portent les indigènes du Maroc.

DJEM, rivière de Tartarie. V. EMBA.

DJEM ou **DJIM**, **le Majestueux**, prince musulman, célèbre par ses aventures et ses malheurs, improprement appelé *Zizim* en Occident, né en 1459, mort en 1495. Le terrible conquérant de l'empire byzantin, Mahomet II, avait laissé en mourant deux fils, Bayézid (Bajazet), gouverneur d'Amasieh, où il résidait, et Djem (Zizim), alors âgé de dix-huit ans, gouverneur de Caramanie et habitant Conieh, l'ancienne Iconium. La mère des deux princes était la sultane Soulkadr, fille de Souleïman, chef turcoman. Le cauteleux et défiant Mahomet tenait Bayézid et Djem éloignés de la capitale de l'empire, de peur qu'ils ne conspirassent contre lui; et il avait, en outre, la précaution de garder comme otages, dans l'enceinte du sérail, à Constantinople, Korkud, fils de Bayézid, et Oyouz, fils de Djem, l'un et l'autre en bas âge.

Djem débuta dans la vie politique par les fonctions de gouverneur de Kastamouni, ville d'Anatolie. Très-jeune encore, il fit preuve d'une précocité extraordinaire. « Ce fut dans cette ville, qui a vu naître un grand nombre de poëtes, dit Hammer, que se développèrent ses dispositions pour la poésie. Sa première œuvre fut la traduction d'un poëme romantique persan : *Korchid et Djemchid*, c'est-à-dire le *Soleil et Djemchid*, qu'il dédia à son père. Bientôt il composa lui-même des *ghazels*, sorte de poésies turques. Il excellait aussi dans tous les exercices du corps. »

Mahomet n'eut pas plutôt cessé de vivre que le grand vizir, favorable à Djem, — c'était Hichandji-Méhémet, qui paya de sa tête son attachement au prétendant, — lui dépêcha un message secret, pendant que, par mesure de précaution, il éloignait les janissaires de Constantinople; mais la nouvelle ayant été ébruitée, cette troupe s'insurgea, rentra de vive force dans la capitale et proclama empereur des Ottomans, par intérim, Korkud, jeune fils de Bajazet, en l'absence de ce prince, qu'on croyait parti pour La Mecque. Cependant Bajazet n'avait point quitté Amasieh; il accourut à Constantinople et prit possession du trône impérial. A peine y fut-il assis que Djem s'avança à la tête de ses belliqueux Turcomans, défit les janissaires sous les murs de Brousse, choisit cette ville pour sa capitale ou son quartier général, fit battre monnaie à son coin et réciter la prière en son nom. Ce règne ne dura que huit jours.

Bajazet ayant mandé en toute hâte le meilleur général de l'empire, l'Albanais Achmet-Gheduc (Acomat), qui guerroyait en ce moment sur la frontière de l'Italie, marcha contre le sultan de Brousse. Djem envoya alors à son frère la vieille sultane Seldjouk-Hatoun, grand'tante des deux compétiteurs, qui s'efforça de les réconcilier. Il réclamait pour son lot la souveraineté pleine et entière des provinces asiatiques. Ses propositions furent repoussées avec dédain, et Bajazet répondit à la sultane par cette citation de Saad-Eddin : « Il n'y a pas de parenté entre les rois. »

Les deux rivaux en appelèrent donc aux armes. Bajazet parvint à corrompre Yakoub, grand chambellan de Djem. Ce traître promit d'empêcher que le prince se retirât en Karamanie avec ses troupes, et il tint parole. Djem, soldat intrépide, mais médiocre tacticien, commit l'imprudence de diviser ses forces en deux corps d'armée et d'en détacher un à Nicée. La bataille eut lieu dans les plaines où coule le Jeni-Tscheher, le 20 juin 1481. L'arrivée subite d'Achmet et de ses janissaires et la défection de Yacoub décidèrent de la victoire. L'armée de Djem, composée de Karamans, de Torghouds et de Warsaks, fut mise en pleine déroute.

Alors commença la longue série des pérégrinations, des aventures, des tentatives, des revers, des déceptions sans nombre de ce prétendant, plus intéressant par ses infortunes que par la justice très-contestable de sa cause. Il n'appuyait, en effet, ses prétentions au trône que sur l'argument spécieux qu'il était né au temps où son père occupait le trône, tandis que Bajazet avait reçu le jour antérieurement à l'avénement de Mahomet. La vérité, c'est que l'aîné avait été désigné par Mahomet II comme son successeur, et que ce choix avait été ratifié par les grands de l'empire et les janissaires.

Djem, vaincu, ne dut son salut qu'à une fuite précipitée, et, le soir même de sa défaite, il atteignit, avec une poignée de cavaliers, le défilé d'Ermeni, dans les gorges sauvages du Taurus. Là, pour comble d'infortune, une bande de Turcomans pillards le dépouilla complétement du peu de bagages qu'il possédait; presque nu, il fut réduit à endosser le *kepeneh* (sorte de burnous) de Sinanbeg, son chancelier. Poursuivant sa course à travers des régions fort accidentées, il gagna Ouyoudjik, où il ne s'arrêta que pour panser une blessure qu'un coup de pied de cheval lui avait faite à la cuisse. Malgré la fatigue et la souffrance, il courut ainsi toute la nuit, suivi de près par la cavalerie de son frère, et arriva à Ekischehr, où il trouva sa mère et son harem. Djem, ayant rallié quelques fuyards, prit avec eux le chemin de la Syrie, qui relevait du soudan d'Egypte, se rendit à Tarsous et de là à Damas, où les gouverneurs égyptiens lui firent bon accueil. Bien que pressé d'arriver à la cour du soudan Kaïtbaï, dont il comptait solliciter le secours, il voulut faire le pèlerinage de Jérusalem et visita le temple, ou, pour parler plus exactement, la mosquée qui en occupe la

place. Enfin il fit son entrée au Caire au milieu d'un immense concours de musulmans et descendit au palais du diwidar (grand vizir). Le lendemain, il fut reçu par Kaïtbaï, qui le traita comme un fils et lui assigna pour résidence un de ses palais. Toutefois le prudent souverain, ne voulant pas courir les chances d'une guerre avec Bajazet, conseilla à Djem de tenter encore les moyens de conciliation, et se chargea de transmettre au sultan des propositions d'accommodement. Djem séjourna quatre mois au Caire, attendant le résultat des négociations; elles échouèrent complétement.

Sollicité par plusieurs émirs, il se décida à en appeler une seconde fois aux armes. Détail singulier : avant d'en venir aux mains, les deux frères ennemis qui, comme leur père, se piquaient de littérature, échangèrent une curieuse correspondance en vers persans.

Grâce à Kazim, prince de Karamanie, et aussi au soudan, Djem avait pu réunir une nouvelle armée; mais il fut battu une seconde fois par Achmet-Ghéduc. Mahmoud commandait les troupes de Djem, qui, fort inférieures en nombre, n'opposèrent qu'une faible résistance. Saad-Eddin dit que Djem se borna à assiéger Konieh, dont il ne put se rendre maître. Quoi qu'il en soit, il dut s'enfuir à travers les montagnes de la Cilicie. Bajazet, qui désirait vivement s'emparer de la personne de son frère, essaya de l'attirer par des promesses. Il lui dépêcha son segbanbaschi (général des janissaires), et lui offrit une province et une pension de 200,000 écus d'or. Djem lui fit transmettre cette laconique réponse : « Ce n'est pas de l'argent que je demande, c'est l'empire. » Et Bajazet écrivit : « La fiancée de l'empire ne saurait être partagée entre deux rivaux. Je t'adjure de ne plus souiller les pieds de ton cheval et les bords de ton manteau du sang innocent des musulmans, et de jouir en paix de tes revenus à Jérusalem. »

Pendant ces pourparlers, Bajazet essaya de fermer à son frère l'issue des défilés; Herscк-Pacha, à la tête de la cavalerie asiatique, le traquait dans les montagnes. Le prétendant tint conseil avec le prince Kazim et les autres compagnons de sa mauvaise fortune : Mahmoud avait succombé. Ils furent d'avis qu'il n'y avait plus qu'à passer en Europe pour soulever les provinces occidentales de l'empire ottoman, à l'exemple du fils de Bajazet Ier; mais l'exécution de ce projet était difficile. En désespoir de cause, Djem se résolut à envoyer à Pierre d'Aubusson, grand maître des chevaliers de Rhodes, un de ses familiers, Férenk, demander pour le proscrit un asile momentané et les moyens de se rendre dans les provinces européennes de la Turquie. C'était la pire résolution que pût prendre Djem.

D'après Guillaume de Caoursin, le chapitre délibéra au sujet de cette demande et reconnut que la dignité et la politique de l'ordre commandaient également de recevoir le fugitif. Celui-ci, arrivé au port de Kouikous (Corycus), sur les côtes de la Cilicie, s'était jeté dans une embarcation karamane, et, le jour suivant (20 juillet 1482), il découvrit à la hauteur d'Anamour (Anemorium) le navire de son envoyé, qui revenait muni d'un sauf-conduit du grand maître, et précédait lui-même une escadre commandée par don Alvarez de Zuniga, grand prieur de Castille. Ce personnage devait recevoir Djem à son bord. Sans partager les appréhensions de quelques-uns de ses familiers, celui-ci, se confiant à la foi jurée, monta sur la galère du commandant et arriva à Rhodes au bout de trois jours.

Les chevaliers n'épargnèrent ni les protestations d'amitié ni les honneurs. On lui fit faire une entrée solennelle; on le logea en véritable souverain. Djem s'imaginait déjà que les chevaliers l'aideraient à conquérir l'empire; mais ceux-ci, en réalité, ne songeaient qu'à se servir de sa personne comme d'un gage et à en tirer parti contre le sultan. En effet, la fuite de Djem et son séjour à Rhodes alarmaient vivement Bajazet, qui chargea, dit-on, quelques émissaires secrets d'assassiner le réfugié; mais la vigilance intéressée des chevaliers fit échouer ces tentatives criminelles.

Bajazet comprit qu'il fallait traiter avec l'ordre; des négociations furent entamées, et par une duplicité inique, en même temps que le grand maître signait un pacte secret avec le sultan, il en proposait un autre, également secret, à Djem, en vue de l'éventualité de son avénement au trône. Le prétendant s'engageait à ouvrir aux navires de l'ordre tous les ports de la Turquie, à rendre la liberté, sans rançon, chaque année, à 300 captifs chrétiens, et à payer 150,000 ducats pour défrayer les chevaliers des dépenses faites à son occasion.

Une fois en possession de ces deux traités, le grand maître ne songea plus qu'à mettre en lieu sûr son hôte, devenu son prisonnier. Il lui représenta qu'il courait trop de dangers à Rhodes et le pressa de se laisser conduire dans quelque commanderie d'Europe, où il serait en sûreté jusqu'au moment où l'occasion de le servir viendrait à se présenter.

Djem, ignorant l'astuce profonde de d'Aubusson et les calculs d'une politique égoïste et cruelle, s'embarqua pour la France avec une trentaine de compagnons, sous la garde du chevalier Gui de Blanchefort, neveu du grand maître; il débarqua à Nice. Là il demanda avec instance à poursuivre sa route vers la Hongrie, où il s'imaginait qu'on le conduisait, pour pouvoir de là lancer un appel à ses partisans et pénétrer au cœur de l'empire. On lui répondit qu'il fallait obtenir l'agrément du roi de France Louis XI. Il lui envoya un émissaire, qui fut, au bout de deux jours de marche, arrêté, probablement par ordre des chevaliers, emprisonné et gardé à vue. Au reste, Louis XI avait déjà été prévenu par d'Aubusson de l'arrivée du prétendant. Djem, qui ne se doutait de rien, attendit pendant quatre mois, consacrant ses loisirs à la poésie. Dans le même temps, Bajazet envoya une ambassade au roi de France; s'il faut en croire Commines, elle avait pour mission de réclamer Djem et d'offrir, en retour, au dévot monarque, le rachat d'un certain nombre de religieux et une forte somme d'argent. Louis XI refusa néanmoins de recevoir ces envoyés, à qui il ne fut pas permis d'aller plus loin que Riez en Provence.

Sur ces entrefaites, la peste s'étant déclarée, les chevaliers de Rhodes saisirent ce prétexte pour emmener Djem, par Exiles et les Alpes piémontaises, à Rumilly, en Savoie, où il y avait une commanderie de l'ordre. Le proscrit comptait parmi ses compagnons d'infortune deux amis sûrs, intelligents et hardis, d'un dévouement à toute épreuve : Ahmet et Mustapha. Les chevaliers lui persuadèrent de leur confier une mission auprès de Mathias Corvin, roi de Hongrie. Les deux Ottomans partirent déguisés, et on n'entendit plus parler d'eux. Furent-ils assassinés ou retenus en prison? C'est ce qu'on n'a jamais su. Cette perte mit le comble au chagrin de Djem et ne lui laissa aucun doute sur la perfidie de ses gardiens. Il essaya d'inspirer quelque sympathie au jeune duc de Savoie, Charles II; celui-ci, malheureux lui-même, prit intérêt aux infortunes du prétendant et échangea avec lui de riches présents. Saad-Eddin va jusqu'à dire que le compatissant duc chercha les moyens de mettre son hôte en liberté; mais les chevaliers, s'en étant aperçus, enlevèrent brusquement Djem (26 juin 1483). Sous la conduite du grand prieur de Saint-Gilles, La Rochechinard, ils lui firent descendre l'Isère et l'enfermèrent dans le château de la Rochechinard, en Royans, inexpugnable repaire féodal, aujourd'hui en ruine, défendu par des bois, des rochers et des précipices. De plus, on renvoya à Rhodes presque toute la suite du prince.

Djem passa deux mois d'été à la Rochechinard. On lui procura là toutes sortes de distractions, on lui fit visiter les châtelains des environs, et on prétend qu'il s'éprit d'amour pour la jolie fille du haut et puissant baron de Sassenage. Ce n'est peut-être qu'un conte romanesque inventé par Guy Allard (*Zizimi, prince ottoman, amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage*, *histoire dauphinoise*, Grenoble, 1670, petit in-12), et, bien que l'historien Nicolas Chorin ait aussi parlé de cet amour, il nous semble assez difficile à admettre. Le portrait de Zizim, tracé d'après nature par Caoursin, n'a certes rien de séduisant. Djem était une sorte de colosse olivâtre, farouche et obèse, doué d'un terrible appétit, habitué à satisfaire ses passions brutales. Son attachement pour l'islamisme l'eût, au surplus, détourné de toute idée d'abjuration et de mariage. Le jésuite Rocoles, de son côté, raconte que Djem fut l'hôte des seigneurs de Montchenu, en Viennois, et aima tendrement la blonde Agnès, une de leurs sœurs. Cette histoire est tout aussi absurde qu'une autre éditée par Labottière, à Paris, et qui travestit le fils des sultans en galant marquis de la cour de France.

Ce qui est certain, c'est que Djem habitait la tour de Rochechinard depuis deux mois, quand il en fut brusquement arraché et conduit en Auvergne. La raison de ce départ précipité fut que le duc Charles de Savoie, délivré de la tutelle despotique de Louis XI, semblait vouloir prêter les mains à l'évasion du prisonnier et l'aider à gagner la Hongrie.

Le moment est venu de faire connaître les stipulations mystérieuses qui faisaient agir les chevaliers de Rhodes. Bajazet s'était engagé à leur payer une somme annuelle de 45,000 ducats pour qu'ils gardassent étroitement le proscrit et qu'ils répondissent de sa personne. Djem, aux termes de cet engagement réciproque, ne pouvait être livré à aucun des souverains de l'Europe, désireux de s'emparer de lui comme d'un instrument précieux. A ces conditions, des clauses très-favorables aux chevaliers avaient été consenties par le sultan.

Pierre d'Aubusson, mécontent des 45,000 ducats de Bajazet, s'en fit donner 20,000 par la femme et la mère de son prisonnier, pour les frais du voyage du prince, plus 20,000 florins par le soudan d'Egypte, et 10,000 par le pape Innocent VIII et par le roi de Hongrie, pour fournir à Djem les moyens de retourner en Turquie. Cela faisait un total rond de 95,000 ducats. S'il faut en croire les écrivains turcs, d'Aubusson aurait fait usage, dans ses négociations avec la femme et la mère de Djem, de blancs seings qu'il s'était procurés en corrompant le garde des sceaux du prince. C'est aussi par ce moyen qu'il avait adressé aux souverains de l'Europe de fausses missives de Djem, destinées à prouver que le fils de Bajazet n'était point prisonnier, mais qu'il restait volontairement entre les mains du grand-maître.

Djem fut conduit, à travers l'Auvergne et le Velay, dans la commanderie de Bourganeuf. Il y fut détenu deux années entières, et se consola, dit-on, en composant le récit en vers de sa captivité. L'Europe commençait à s'émouvoir de cette grande et persistante infortune. Innocent VIII, apprenant que Bajazet faisait des conditions pour qu'on gardât Djem en prison, et que le sultan du Caire le réclamait pour marcher contre les Turcs, engagea les chevaliers de Rhodes à lui confier la garde d'un prisonnier si important. Les chevaliers y consentirent. On devait faire une nouvelle croisade contre les Turcs et mettre Djem à la tête de l'armée, mais celui-ci refusa tout. Du reste, un ambassadeur de Bajazet offrit de l'argent au pape pour empêcher son départ, et Alexandre VI, comme Innocent VIII, accepta ce tribut que payait le sultan pour la captivité de son frère. Charles VIII, qui venait de conquérir l'Italie, et qui méditait la conquête de tout l'Orient, comprit quel intérêt il y aurait pour lui à posséder Djem; il le demanda au pape, qui consentit à le livrer; mais, d'accord sans doute avec Bajazet, Alexandre VI ne livra son prisonnier au roi de France qu'après lui avoir administré un poison lent, dont il mourut un mois après (25 février 1495). Philippe de Comines dit expressément que le prince avait été *baillé empoisonné*.

DJEMÂA s. f. (djé-mâ-a — mot arabe). Assemblée élective, sorte de conseil municipal, qui, dans la commune kabyle, exerce le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire.

— **Encycl.** Toute *djemâa* se compose d'un amin, président et agent exécutif; d'un oukil, agent financier; de dahmans, adjoints de l'amin, et d'euquals ou conseillers. Elle se réunit en séance ordinaire une fois chaque semaine, et en séance extraordinaire toutes les fois que les circonstances l'exigent. Ses attributions sont déterminées par la constitution ou kanoun, et, en matière judiciaire, elle prononce ses jugements conformément à la coutume ou ada, laquelle forme un droit coutumier aussi différent du Coran que le peuple kabyle diffère du peuple arabe. L'organisation de la *djemâa* est essentiellement démocratique, et, à toute heure, le membre le plus déguenillé de la communauté peut exiger que l'oukil lui rende compte de la situation financière et de l'emploi que l'on a fait des fonds publics.

DJEMALABAD ou **JEMALABAD**, ville forte de l'Indoustan anglais, présidence de Madras, dans l'ancienne province de Kanara, à 50 kilom. N.-E. de Mangalore, au pied des Gates. Fortifiée par Tippo-Saëb, elle fut prise par les Anglais après la chute de Seringapatam. La citadelle de Djemalabad, bâtie sur un rocher qui domine la ville, est réputée imprenable.

DJEMALI s. m. (djé-ma-li). Syn. de DERVICHE.

DJEMBA, fleuve de la Russie d'Asie. Il forme la limite du pays des Kirghiz et se jette dans la mer Caspienne. Un grand nombre de forts russes sont construits sur ses rives. C'est là que, le 30 juillet 1842, la paix fut conclue entre la Russie et le khanat de Khiva.

DJEMCHID ou **GIAMSCHID** (*Miroir ardent*), prince persan de l'époque antéhistorique, quatrième roi de la dynastie des Pishdadiens (distributeurs de la justice), célèbre dans les traditions du magisme. A travers toutes les fables que les Orientaux ont débitées sur ce personnage, il est facile de démêler que ce fut un monarque très-puissant, un homme doué d'un grand caractère, d'une force d'esprit étonnante et de talents supérieurs. Son véritable nom — surnom serait plus exact — était **Giam** ou **Gem** (coupe, miroir), auquel la flatterie accola celui de **Schid**, qui en persan signifie soleil, par allusion sans doute au nombre prodigieux de vertus dont on le disait orné et à la multitude d'actions héroïques qu'on lui attribuait. On ajoute, il est vrai, qu'après avoir conquis sept provinces dans la haute Asie et gouverné pendant sept cents ans la vaste monarchie des Perses, sa sagesse, sa prudence, son génie l'abandonnèrent soudainement : le cours de ses prospérités l'aveugla; il laissa la discipline de ses peuples se relâcher, l'art militaire tomber en décadence, et enfin, dans le fol enivrement de lui-même, il voulut contraindre les nations à l'adorer comme un dieu. Ce fut alors que son propre neveu, Schédad-ben-Ad-ben-Amlak-ben-Ham, chef de l'innombrable et belliqueuse tribu des Adites, prenant pour prétexte cette impiété du roi de Perse, envoya contre lui, dans le dessein de le punir, une puissante armée sous la conduite d'un capitaine habile, nommé Dhohac ou Zohac, fils d'Olnan. Les troupes perses, énervées par une longue paix, ne purent résister au choc impétueux, à la bravoure exaltée des enfants du désert. Djemchid, attaqué à l'improviste, n'eut d'autre ressource qu'une prompte fuite : il descendit du trône, et ce fut Dhohac qui le remplaça. Quant au monarque découronné, il consacra, disent les chroniqueurs et les poëtes, les jours douloureux de l'indigence et de l'exil à *faire le tour de la terre habitable*.

Cette course aventureuse, cette pérégrination philosophique du roi déchu se prolongea, comme on l'assure, l'espace de cent années, lesquelles, réunies aux sept siècles qu'avait duré son règne, constituent, à ce qu'il nous semble, un chiffre fort respectable. Mais ce n'était point assez sans doute d'une vie de huit cents ans pour le cinquième roi de la plus antique monarchie du monde; les Perses le font même contemporain du patriarche Héber et arrière-petit-fils de Sem, fils de Noé; les écrivains de l'Orient veulent absolument que Djemchid ait vécu dix siècles.

Une chose qui paraît plus certaine, c'est que sous le règne de Djemchid les peuples de l'Iran commencèrent à se construire des tentes et des pavillons; qu'ils vécurent depuis dans des villes, qu'ils se rassemblèrent dans des temples, qu'ils eurent pour la première fois des rapports de sociabilité et de justice. Ce roi partagea son peuple en trois classes : il mit dans les deux premières les gens de guerre et les laboureurs, et réunit dans la troisième tous ceux qui exerçaient une profession libérale ou manuelle, en assignant à chacune des coiffures particulières et un costume différent. Il établit d'immenses magasins de réserve pour parer aux années de disette, édifia des bains publics, créa des tribunaux, introduisit l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours et assigna un nom à chaque jour de la semaine; enfin il inventa les insignes de la royauté : « La première personne qui plaça une bordure brodée à ses vêtements et un anneau à sa main, ce fut Djemchid, » dit Saadi (*Gulistan*, VIII, 99). Il fit garder l'entrée de son palais par des sentinelles, la porte de ses appartements par des huissiers, et reçut le peuple en audience sur un trône : toutes choses dont l'utilité l'avait frappé depuis longtemps, et que lui avait apprises, dit un écrivain oriental, une étude attentive des mœurs et de la conduite des abeilles.

Terminons par une anecdote qui fait de notre personnage un rival de Noé.

Entre tous les fruits si variés, si beaux et si savoureux que produit la Perse, dattes, pistaches, raisins noirs et blancs, grenades, coings, oranges, abricots, Djemchid accordait aux raisins une préférence marquée. Il en avait fait mettre plusieurs grappes dans un pot de terre, qu'un des serviteurs du palais déposa au fond d'une cave, afin de les conserver plus fraîches. Au bout de quelque temps, le pot fut ouvert; mais le raisin avait fermenté. Le jus en parut au roi d'une acidité si étrange et si violente, qu'il appréhenda que ce ne fût un poison, et, par pure curiosité, comme un essai sans conséquence, commanda qu'on en remplît un certain nombre de fioles, en ayant bien soin d'y attacher une étiquette qui indiquât les dangereuses propriétés du contenu. Sur ces entrefaites, il arriva qu'une des femmes de Djemchid, affligée d'une névralgie à la tête, aperçut plusieurs de ces fioles rangées sur une étagère de son cabinet. Le mot *poison* écrit sur le col de la bouteille attira son attention. Elle en vida d'abord une tout d'un trait, croyant ainsi se débarrasser au plus vite d'une vie qui lui était à charge. Le vin ne tarda pas à produire son effet. Elle s'endormit d'un profond sommeil; elle se trouva beaucoup mieux au réveil. Bref, charmée du remède, la malade réitéra tant de fois la dose, qu'elle finit par épuiser toutes les fioles. Le roi, étonné de leur disparition, s'empressa d'interroger cette femme. Elle avoua et raconta les sensations heureuses qu'elle avait éprouvées. Le roi reconnut son erreur, et, riant le premier de sa méprise, il ordonna à son intendant du gobelet de préparer désormais pour la table royale une quantité considérable du breuvage redouté. Djemchid usa dès lors sans crainte de la nouvelle liqueur en compagnie des officiers de sa cour. Mais, par allusion à l'aventure, il voulut qu'on l'appelât *zéhérikhosch* (le bon poison, le poison délicieux), nom sous lequel les habitants de la Perse désignent encore aujourd'hui le vin, quand ils n'empruntent point au vocabulaire musulman quelque autre périphrase ou antiphrase, telle, par exemple, que *l'eau de la tonne*, pour mieux s'enivrer en pleine sûreté de conscience.

DJEMILAH, village d'Algérie. V. DJIMILAH.

DJÈMINI, philosophe indien d'une époque incertaine. Il est considéré comme le fondateur de l'école philosophique appelée *Poûrva mimânsâ*, laquelle enseigne les moyens d'interpréter les *Védas* et de déterminer les règles du devoir religieux. On attribue à Djèmini 2,652 soutras ou aphorismes qui ont été publiés en sanscrit avec une traduction anglaise (Mirzapour, 1851).

DJEMLAH ou **JEMLA** (Mohammed), émir de l'empire du Grand Mogol, né près d'Ispahan (Perse), mort en 1665. Il commença par être employé chez un marchand de diamants, dont il devint l'associé. S'étant rendu dans l'Inde pour son commerce, il acheta un emploi important à la cour du roi de Golconde, accrut considérablement sa fortune, attira l'attention du souverain par ses capacités hors ligne et fut mis par lui à la tête de son armée. Djemlah, devenu émir, montra de grands talents militaires dans diverses expéditions, soumit le Karnatic, acquit d'immenses richesses par le pillage de temples brahmanistes, et devint tellement puissant que le roi prit ombrage de lui et résolut de s'en défaire. Averti du coup qui le menaçait, Djemlah quitta le royaume de Golconde (1652) et s'attacha à la fortune de l'ambitieux Aureng-Zeyb, fils de l'empereur du Mogol, avec qui il se lia d'une étroite amitié. Nommé par l'empereur Schah-Djihan grand vizir de l'empire mogol, Djemlah fit une heureuse expédition dans le Bedjapour, qu'il soumit, puis seconda puissamment Aureng-Zeyb dans son plan d'usurpation. Pendant que ce prince combattait avec succès son frère aîné Dara, qui devait périr dans la lutte, Djemlah attaquait non moins vigoureusement le second frère d'Aureng-Zeyb, le sultan Sujah, qu'il contraignit, après une guerre acharnée (1655-1661), à quitter le Bengale. En récompense de ses services signalés, Aureng-Zeyb, devenu maître incontesté du trône, donna à Djemlah la vice-royauté du Bengale, le titre d'émir al-Omrah (prince des Omras) et nomma son fils aîné grand bachi ou grand maître de la cavalerie. Dans la suite, Djemlah entreprit de conquérir le riche royaume d'Assam; il vainquit le rajah de ce pays à Chamdara, fit un butin considérable et périt d'une maladie épidémique qui régnait dans son armée. En apprenant sa mort, Aureng-Zeyb, qui appréciait ses rares talents, mais qui n'était pas sans redouter son ambition, dit au fils du vice-roi : « Tu as perdu ton père, et moi le plus grand et le plus dangereux ami que j'eusse. » Le voyageur Bernier nous a transmis de longs détails sur Djemlah. « Il dut toute son élévation à ses grands talents, dit M. Dow. Plein de prudence, de perspicacité et de bravoure, il surpassa tous les capitaines de son pays et de son siècle en conduite, en sagacité et en activité. Il n'avait pas moins de talent pour les intrigues du cabinet que pour les opérations militaires. Aimable et doux dans la vie privée, il se conduisait avec justice et dignité dans toutes les affaires publiques. »

DJEMMAA-GHAZAOUAH ou **NEMOURS**, ville et port d'Algérie, dans la province d'Oran, à l'embouchure de l'Oued-Teyma, à 60 kilom. N.-O. de Tlemcen, la plus occidentale de nos possessions algériennes sur la côte. Dans une position naturelle très-forte, cette ville, de fondation toute récente, dut sa création aux événements qui suivirent la bataille d'Isly (1844). Elle a été surtout agrandie et régulièrement bâtie depuis 1855, et est devenue chef-lieu de commissariat civil du département d'Oran et chef-lieu de cercle de la subdivision de Tlemcen. Commerce considérable de grains; exploitation des mines de plomb argentifère de R'âr-Roublan et du Ma'aziz.

DJEMNA, rivière de l'Indoustan anglais. V. DJOUMNAH.

DJENAH-NULLAH, village de l'Indoustan, à quelque distance de Delhi, célèbre par la grande victoire remportée, en 1813, par le général anglais Lake sur les troupes du Scindiah et du Grand Mogol.

DJENGLE s. m. (djain-gle). Autre orthographe du mot JUNGLE.

DJENGLI s. m. (djain-gli). Sorte de fakir de l'Inde.

— **Encycl.** On désigne sous le nom de *djenglis* une des nombreuses variétés de ces pénitents moitié fanatiques, moitié idiots, nommés fakirs, qui parcourent l'Inde en se livrant à toutes sortes d'excentricités, dont quelques-unes passent toutes les bornes de la vraisemblance. Les *djenglis* sont entièrement livrés à la contemplation : leur bouche ne s'ouvre que pour prononcer les noms des dieux. Ils vivent dans les cavernes, les creux des rochers ou sur des arbres. Il y en a qui, pour échapper aux atteintes des tigres, s'établissent à demeure dans une petite forteresse improvisée avec quatre longs bambous supportant une natte. Quelques-uns de ces *djenglis*, sectateurs de Krishna, vont jusqu'à se couper les organes de la génération, afin de ne pas rompre la continence qu'ils ont juré d'observer. Il en est qui poussent les abstinences au point de devenir fous. Un voyageur rapporte qu'il rencontra un de ces fanatiques, entre Serampour et Calcutta, assis sur un cadavre que les flots avaient jeté sur les bords; il en arrachait des lambeaux avec ses ongles, les dévorait, et puis en distribuait à des vautours et à des corbeaux faisant cercle autour de lui. Ces *djenglis* passent pour avoir le pouvoir de guérir toutes les maladies, d'arrêter les effets de l'empoisonnement produit par la morsure des serpents et de convertir les métaux en or.

DJENGUYZ-KHAN, célèbre conquérant mogol. V. GENGIS-KHAN.

DJENNY (la *Jennee* des Anglais), ville de l'Afrique occidentale, cap. du royaume de Banbara, à 198 kilom. N.-E. de Sego, sur une île formée par le Kouara; 10,000 hab. Cette ville est très-commerçante; tous les jours il en part et il y arrive des caravanes nombreuses, et elle est le séjour de beaucoup d'étrangers, Mandingues, Foulahs et Maures, qui s'y établissent, pendant un certain temps, pour y faire le commerce de poudre d'or. Les habitants pratiquent l'islamisme. Visitée par Caillié en 1828.

DJERBA, île de la Méditerranée. V. GERBI.

DJERENANG s. m. (djé-ré-nangh). Bot. Nom indigène du calamis sang-dragon.

DJÉRI s. m. (djé-ri). Philol. Caractère arabe réservé aux brevets, diplômes et inscriptions.

— Adjectiv. : *Le caractère* DJÉRI.

DJÉRID s. m. (djé-ridd). Course particulière aux pages du sérail et aux Arabes, dans laquelle le cavalier lance un bâton qu'il s'applique à rattraper : *L'exercice du* DJÉRID, *qui exige beaucoup d'adresse, est d'un grand usage en Turquie.* (Pihan.) ‖ Lance employée à cet exercice. ‖ On dit aussi DJIRID.

— **Encycl.** Les *djérids*, surtout chez les Arabes, ne sont autre chose que de véritables tournois, qui leur servent à s'exercer aux manœuvres pendant les rares instants de paix que leur laisse leur humeur belliqueuse. Outre le yatagan et les pistolets, armes qui ne les quittent jamais, les guerriers arabes portent une lance d'un bois mince, souple et dur, semblable à un long roseau. Quand ils cheminent, ils tiennent cette lance, ornée de houppes flottantes; mais quand leurs coursiers sont au galop, ils brandissent la lance horizontalement sur leurs têtes, et, après une longue oscillation, la décochent à de très-grandes distances. Toutefois, cette lance n'est pas perdue; ils courent sur elle et, toujours au galop, la ramassent avec une habileté extraordinaire. Dans ces courses ou tournois, la lance est remplacée par une espèce de bâton court appelé *djérid*, et qui a donné son nom à ce genre d'exercice; le cavalier le brandit en courant, et l'envoie au loin avec la plus grande justesse. « Rien de plus curieux, dit un voyageur, que cette lutte quand elle est bien engagée. Ces coursiers tout blancs d'écume qui, arrivés à la barrière fixée, arrêtent court leur galop et pivotent presque sur eux-mêmes; ces longs bâtons qui volent, qui se croisent; ces cavaliers qui se penchent sur le cou de leurs chevaux et saisissent au vol le *djérid* d'un adversaire; d'autres qui plongent pour ramasser leur arme sur le sable; cette poussière, ces hennissements, ces éclatants costumes, ces cris, ces harnais brillants, ces étriers courbes qui sont aussi des éperons, cette mêlée de turbans de vingt couleurs : voilà quel spectacle présente le jeu du *djérid*, qui, du reste, se termine rarement sans quelques accidents funestes. » Le jeu du *djérid* est fréquent, et sert à rappeler aux belliqueux Arabes leurs prouesses guerrières en même temps qu'à entretenir chez eux cette merveilleuse habileté qui les distingue.

DJÉRIR, poëte arabe, mort en 728 ou 734 de notre ère, connu aussi sous les surnoms de **Abou-Harza** (père de Harza) et de **El-Basry**, parce qu'il vécut longtemps à Bassora. Il fut un des poëtes de la cour d'Abd-el-Mélik, qui lui donna une pension de 4,000 drachmes. Djérir se distingua également dans la poésie érotique et dans les panégyriques; toutefois, il dut principalement sa réputation à ses poésies satiriques, qui lui firent de nombreux ennemis et lui valurent de vives attaques de la part des poëtes Akhtal et Farazak. La plupart de ses œuvres sont perdues.

DJERME s. f. (djèr-me). Mar. Petit bâtiment qui navigue sur le Nil et sur les côtes voisines : *Le cygne sauvage*, *le pélican*, *le flamant rose*, *le héron blanc et la sarcelle se jouent autour des* DJERMES *et des canges.* (Gér. de Nerval.)

DJESMA s. m. (djè-sma). Philol. arabe. Signe qui se place au-dessus d'une lettre pour désigner une voyelle très-brève. ‖ Chez les Turcs, il désigne l'absence de toute voyelle.

DJESMÉ, ÉE adj. (djè-smé — rad. *djesma*). Philol. Affecté d'un djesma : *Une consonne* DJESMÉE.

DJESR-ERKENÉ, ville de la Turquie d'Europe, dans la Roumélie, à 30 kilom. S. d'Andrinople, sur la Maritza, près de son confluent avec l'Erkené; 2,770 hab. Beau pont sur l'Erkené.

DJESSELMIRE, en anglais *Jesselmere*, ville de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, prov. de Radjapoutanah, à 190 kilom. N.-O. de Djoudpour, capitale d'un petit Etat qui porte le même nom, résidence d'un radjah; 20,000 hab. ‖ La principauté de Djesselmire, entourée par les déserts du Moultan, de Bikanir et de Djoudpour, est elle-même un désert où se trouvent quelques oasis fertiles habitées par des Radjepoutes au nombre d'environ 250,000. Le radjah est depuis 1818 l'allié et le vassal des Anglais.

DJESSORE, en anglais *Jessore*, district de l'Indoustan anglais, dans la présidence du Bengale, borné au N. par le bras principal du Gange, à l'E. par le district de Dakka, au S. par le golfe du Bengale et à l'O. par les territoires de Naddia et le Hougly. Superficie, 13,500 kilom. carrés; 1,200,000 hab. La partie méridionale de ce district est un immense marais, formé par les nombreux bras du Gange, qui vont se jeter dans le golfe du Bengale. Ce terrain sablonneux et marécageux, appelé les Sunderbunds, est couvert d'épaisses forêts, peuplé d'une foule d'animaux féroces, surtout de tigres, de sangliers et d'alligators. La navigation des cours d'eau qui le traversent est très-dangereuse; pendant la saison des pluies les Sunderbunds sont complétement inondés; mais en été on vient y chercher du bois et du sel en quantité suffisante pour l'approvisionnement de Calcutta. Dans les parties septentrionales du district, on fait d'abondantes récoltes d'excellent indigo, de riz, de tabac et de bétel; élève de vers à soie. Les villes principales sont : Moorley, Koulna, Madnopour.

DJETS, V. HUNS BLANCS.

DJÉVHERY (Ismaïl ben Hammad), célèbre lexicographe arabe, mort à Nichapour (Khorassan) en 1003 ou 1008. Il passa la plus grande partie de sa vie dans cette ville, où il se fixa après avoir voyagé en Asie et en Egypte. Djévhery, qui a été surnommé **Immam Alloghat** (le maître de la langue) a laissé, sous le titre de *Sihah alloghat* (le pur langage), le dictionnaire le plus parfait que possèdent les Arabes. La mort l'empêcha malheureusement de mettre la dernière main à ce grand travail, dont la révision fut terminée par ses élèves. On en possède plusieurs abrégés arabes. Vancouli en a donné une traduction arabe (1728), et Meninski l'a traduit dans son *Thesaurus linguarum orientalium* (Vienne, 1680).

DJÉWAHIR ou **DJAUHER**, historien persan du XVIe siècle de notre ère, qui vécut longtemps à la cour du Grand Mogol Houmayoun. On a de lui des *Mémoires sur la vie privée d'Houmayoun*, dont M. Charles Stewart a donné en anglais une traduction libre (1832, in-4°).

DJEYPOUR, en anglais *Jeypoor*, place forte de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, dans le Radjapoutanah, à 240 kilom. S. de Delhi, capitale du petit Etat de même nom, tributaire des Anglais; 60,000 hab. Industrie et commerce considérables; foire annuelle, une des plus importantes de l'Inde pour la vente des chevaux. Djeypour, fortifiée et défendue par une citadelle, fut fondée en 1725 par le radjah Djeia-Sing, célèbre dans l'Inde par sa science astronomique et par les nombreux observatoires qu'il fit bâtir, non-seulement dans cette ville, mais à Bénarès, Delhi et Mattrâ. La ville est une des plus belles et des plus régulières de l'Inde. Les rues, se déroulant en éventail autour d'une vaste place ornée du palais du radjah, sont bordées de maisons bâties en pierre, à plusieurs étages, revêtues de stuc, quelques-unes ornées de fresques bizarres. On y admire un minaret haut de 75 mètres, de magnifiques jardins, mais surtout le palais du radjah, qui représente, par son architecture, la queue d'un paon; des vitraux coloriés imitent les yeux des plumes de cet oiseau.

La principauté de Djeypour, située dans l'Adjemir, est comprise entre 26° et 28° de latitude N.; elle a 240 kilom. de longueur sur 100 de largeur moyenne; 1,500,000 hab. La partie septentrionale est sablonneuse et peu productive; le lac salant de Sambher, qui s'y trouve, donne annuellement 40,000 quintaux métriques de bon sel; le reste du territoire est fertile et produit du blé, du coton et du tabac. Les collines qui traversent la principauté offrent de riches pacages, et nourrissent une foule de bestiaux; leurs flancs recèlent plusieurs mines de cuivre, dont l'exploitation est très-productive. La fabrication d'étoffes de coton, d'armes et de manteaux est la principale branche d'industrie du Djeypour. Le commerce s'y fait par des caravanes qui se rendent à Bénarès, à Tatta et dans les ports de la presqu'île de Guzerate. Le radjah, dont les revenus sont considérables, reconnaît la souveraineté des Anglais et leur paye un léger tribut. Il peut mettre en campagne 8,000 hommes d'infanterie et 10,000 de cavalerie.

DJEZIA s. f. (djé-zi-a). Mot arabe qui désigne au Maroc la capitation imposée sur les juifs des villes : *La* DJEZIA *s'élevait à* 10 *pour* 100 *environ; mais cet impôt se modifie par suite de la pauvreté des contribuables*, *ou par l'influence de protections consulaires qui couvrent les négociants riches.*

DJEZIREH, ville de la Turquie d'Asie, dans le Kourdistan, pachalik et à 172 kilom. S.-E. de Diarbekir, ch.-l. d'une principauté kurde, sur le Tigre; 20,000 hab. Quoique déchue, c'est encore une ville importante par sa population, son industrie et son commerce de transit.

DJEZIREH (AL-), contrée de la Turquie d'Asie, au N. de la Syrie, entre le Tigre et l'Euphrate. C'est le nom que les Turcs donnent à l'ancienne Mésopotamie; il désigne seulement une contrée et nullement une division politique ou administrative. L'Al-Djezireh est, en effet, compris dans les pachaliks de Diarbekir, d'Alep et de Bagdad.

DJEZZAR (AHMED-), fameux pacha de Saint-Jean-d'Acre, né en Bosnie, de parents chrétiens, vers 1735, mort en 1804. Il s'enfuit de sa patrie, où il avait commis un assassinat, se vendit comme esclave à Constantinople pour échapper à la misère, fut conduit en Egypte, y embrassa l'islamisme, servit dans les mameluks, devint le bourreau ordinaire dont se servait Ali-Bey pour se défaire de ses ennemis, et se souilla de tant de crimes qu'on l'appela *Djezzar* ou le *Boucher*, nom qui lui est resté dans l'histoire comme une flétrissure. Ayant montré quelque faiblesse dans une exécution, il dut quitter le Caire pour éviter le ressentiment de son maître; il passa alors en Syrie, y rendit des services à la Porte en exterminant les Druses révoltés, obtint la dignité de pacha à trois queues et de vizir, avec le gouvernement d'Acre, de Séide et de Damas (1785), mais perdit, en 1790, ce dernier pachalik, par suite de l'ombrage qu'il inspira au sultan. Lors de la campagne d'Egypte, il accueillit Ibrahim, l'un des beys chassés par Bonaparte, et s'avança même avec une armée jusqu'à l'isthme de Suez. Déjà, au commencement de la Révolution française, il nous avait donné d'autres griefs, en dépouillant nos négociants, en faisant abattre le pavillon de notre consulat (1789-1790). Bonaparte résolut l'expédition de Syrie. Djezzar, battu partout, fut bientôt renfermé dans les murs de Saint-Jean-d'Acre. Il allait abandonner la ville, lorsque Sidney Smith et l'émigré français Phélippeaux relevèrent son énergie. Après une défense de deux mois, pendant lesquels il montra personnellement une grande bravoure, il eut la satisfaction de voir l'armée française s'éloigner (21 mai 1799). En 1802, il fit la paix avec le premier consul, qui lui avait envoyé le général Sébastiani. On cite de Djezzar des traits de cruauté qui font frémir; mais on se plaît à lui reconnaître des talents comme guerrier et comme administrateur, du courage et de la pénétration. Il laissa des trésors immenses, amassés pendant un règne de vingt ans, et quel règne!

DJHA s. m. (djâ). Philol. Nom d'une des consonnes aspirées de l'alphabet devanâgari : *Le* DJHA *est l'aspirée de* dja.

DJIA-LAONG, fondateur de l'empire d'Annam. V. NGUYEN-ANH.

DJIDDAH, ville d'Arabie. V. DJEDDAH.

DJIDGELLY, ville d'Algérie, prov. et à 128 kilom. N.-O. de Constantine, avec un petit port dont l'abord est impraticable dès qu'il fait grosse mer. C'est une des localités où l'esprit militaire se fait le plus sentir; aussi la bourgade est-elle misérable; la colonisation n'y a pas fait un pas depuis vingt-cinq ans que nous occupons le pays. Le commerce, autrefois actif, y est nul aujourd'hui. Sous l'empire romain, Djidgelly était une ville épiscopale; elle devint plus tard le berceau de la puissance de Barberousse, et acquit dès lors une très-grande importance par son trafic et surtout par sa piraterie.

Louis XIV ayant jeté les yeux sur cette localité pour y fonder un établissement français, le duc de Beaufort s'en empara en 1664 et posa la première pierre du fort que les Arabes désignent encore sous le nom de *Fort des Français;* il y laissa une garnison de 400 hommes, sous les ordres du comte de Gadane. D'après M. Barbier, à qui nous empruntons ces renseignements, la mésintelligence ayant éclaté entre les soldats et les marins français, les indigènes surent en profiter; ils enlevèrent le fort, en massacrèrent la garnison et restèrent maîtres de la ville et de 30 pièces de canon. Dapper fait connaître dans tous ses détails l'affreuse déroute qu'essuyèrent nos compatriotes.

Djidgelly compte à peine 1,100 Européens, que l'on peut considérer comme perdus dans ce coin de terre. Les services sont si mal organisés, en effet, que, par suite du défaut de routes, les habitants passent des mois entiers sans recevoir un courrier soit de France, soit même de la province. Les Français établis en Cochinchine sont, sous ce rapport, beaucoup plus heureux.

Ainsi que nous l'avons dit, le régime militaire sous lequel est placé Djidgelly empêche que la ville se développe et que son commerce prenne de l'extension. Les moyens de communication avec les grands centres de province lui font absolument défaut. Il en sera ainsi tant que subsistera le règne des bureaux arabes, la pire de toute les administrations. S'il en fallait une preuve, nous dirions que depuis seize ans des routes entre Constantine et ce port sont commencées et qu'elles sont encore, sur la plus grande partie du parcours, à l'état de tracé.

Djidgelly, en grande partie détruite par un tremblement de terre en 1856, présente deux aspects bien tranchés : d'un côté la vieille ville arabe, de l'autre la ville française.

DJIHAN s. m. (dji-han. — Mot persan qui signifie *monde*, et qui entre dans la composition d'un certain nombre de noms. Ainsi *Djihanguir*, mot à mot *qui prend le monde*, conquérant). Surnom qu'ont porté différents princes des dynasties turcomanes.

DJIHAN-GUYR, empereur de Delhi. V. DJAHANGUIR.

DJIHED s. m. (dji-èd — mot arabe). Guerre sacrée contre les infidèles.

— **Encycl.** Les Arabes employent le mot *al-djihed* pour désigner spécialement la guerre sainte qu'à l'origine ils avaient déclarée aux infidèles. Dans les premiers siècles de l'islamisme et pendant tout le moyen âge, les princes mahométans faisaient, le jour même où ils arrivaient au pouvoir, publier *l'al djihed* dans toute l'étendue de leur territoire. Cet exemple a été suivi longtemps, même après que les guerres de religion eurent cessé, et naguère encore le vice-roi d'Egypte, ayant besoin de flatter les opinions religieuses du plus grand nombre de ses sujets, publia *l'al-djihed*. De la part du vice-roi, la menace n'avait rien de terrible.

DJIHOUN ou **AMOU-DARIA**, l'*Oxus* des anciens, fleuve de l'Asie centrale. Il naît sur